

Qu'est-ce que « la psychisation de l'instinct » ?

Nous en avons parlé déjà dans la présentation du conte *Eros et Psyché*. Et pour rester dans le monde de la mythologie et des « mystères » de l'Antiquité, on pourrait dire que c'est le passage du pénis au phallus, la révélation du phallus, c'est-à-dire un processus d'initiation.

Tout d'abord je voudrais écarter du mot « mystère » l'idée de grandiose, de sensationnel, de « tonnerre et d'éclairs ».

S'il y a beaucoup de tonnerre et d'éclairs autour d'une expérience de mystère, c'est plutôt dangereux pour la personne et cela jette même une suspicion sur la réalité du mystère, sur son authenticité.

Puisqu'il s'agit d'un mystère, on ne peut l'expliquer. Je vais donc faire ce qui reste possible, c'est-à-dire tourner autour, pour en éveiller l'intuition.

J'ai choisi pour cela un passage de Jung que j'aime beaucoup, où il relate, à propos du cas d'une jeune fille venue le consulter, la naissance de la pensée fondamentale de toute son œuvre : la pensée du symbole qui unit les contraires, ce que l'on peut décrire, avec les mots de Hillman, comme « la psychisation de l'instinct ».

Vous allez sans doute être étonnés de mon choix de ce cas, parce qu'Eros dans cette histoire n'est pas directement au premier plan. C'est l'histoire d'une jeune femme dont le père vient de mourir et dont toute la force d'amour reste attachée à ce père. Avec cette mort, la vie de la jeune femme s'est arrêtée.

En fait, dans cette histoire, Eros est très présent mais à l'arrière-plan. C'est en quelque sorte lui qui « tire les ficelles ». Nous y reviendrons.

Le livre de Jung où se trouve le passage en question s'appelle *Dialectique du Moi et de l'Inconscient*.

Vous allez voir : le mystère, c'est à peine si on le perçoit dans un premier temps, tant le processus, quand il devient visible, paraît naturel et facile. C'est une question de finesse de perception, et alors on mesure ce qui vient de se passer. Ce n'est absolument pas quelque chose d'intellectuellement difficile, c'est un déplacement de l'énergie qui entraîne un changement de regard, d'appréciation. Nous allons essayer de refaire le chemin que Jung a fait.

Il s'agit d'une jeune femme entre vingt et vingt-cinq ans, qui avait une très belle relation avec son père, pleine de tendresse. Son père meurt. Sa vie à partir de ce moment-là est complètement bloquée. La jeune femme est bloquée dans sa vie sentimentale. Elle ne peut accepter la mort de son père, continuer à vivre après lui, elle ne fait plus que survivre. Elle sent le blocage mais ne peut rien y faire et c'est pour cela qu'elle consulte Jung.

Jung alors est dans sa maturité, suffisamment âgé pour pouvoir être ressenti par la jeune femme comme une figure paternelle, mais assez jeune encore pour pouvoir en même temps être un amant. Il devient aussitôt pour elle une image de père-amant. J'étais pour elle, écrit Jung, « la solution idéale à son problème ». Tout ce que Jung pouvait dire pour lui montrer l'impossibilité d'une réalisation de son attente restait inopérant. Elle faisait sur Jung une fixation puissante, qui ne cédait à aucune considération raisonnable.

Les rêves même de la jeune femme se mirent à transformer l'image de Jung, à l'exalter et la transfigurer : dans ces rêves, ou bien il avait une taille démesurée, ou bien il était vieux comme le monde, ou bien encore il était mêlé à des éléments cosmiques. Les rêves éloignaient toujours plus l'image de Jung, mêlée à celle du père, de la réalité de la personne de Jung. La jeune femme comprenait intellectuellement la « déraison » de ses rêves, mais sa fixation sur Jung restait inchangée, gardait la même intensité.

C'est un trait essentiel de Jung qu'il se résigne mal à ce qu'il n'y ait pas de solution. Il ne voulait pas se débarrasser de la jeune fille – et avec elle de son problème – par le « coup de hache » d'une séparation imposée, arbitraire. Par ailleurs, Jung s'interroge moins

sur la cause des phénomènes psychiques que sur leur finalité, sur ce vers quoi ils tendent. Il continua donc à voir la jeune fille malgré l'absence de tout progrès, et malgré la répétition du même genre de rêves. Il ne savait que faire.

La « déraison » des rêves de la jeune fille culmina dans le rêve suivant :

Elle voyait son père (qui était en même temps Jung) comme un géant de dimension cosmique, dominant un vaste paysage de blés mûrissants. Le vent passait sur les blés, parcourus d'ondulations immenses. Ce géant la portait dans ses bras, adulte minuscule, la berçant au rythme du vent.

Or, dans le temps où elle eut ce rêve, elle commença à parler à Jung d'un jeune homme qu'elle avait rencontré à l'université. Elle ne semblait pas même avoir conscience qu'il se passait quelque chose. Jung seul le remarqua, se gardant bien d'en souffler mot. Cette relation avec le jeune homme s'approfondit rapidement, la séparation d'avec Jung se fit tout naturellement, sans douleur, et elle partit vivre sa vie, vivre son éros.

Que s'était-il passé ?

Après une fixation si forte et si tenace, Jung ressentit ce dénouement comme une espèce de miracle.

Il comprit le rêve du géant cosmique comme **l'émergence d'un symbole, c'est-à-dire d'une image où coïncident les contraires que le langage et avec lui le sentiment commun séparent.**

A partir du thérapeute identifié au père mort s'était formée dans la psyché une image paternelle de dimension cosmique et étrangère au temps, l'image divine du Père, présente, vivante et agissante au-delà de la mort dans la psyché de la jeune fille. Dans le surgissement d'une telle image, l'opposition entre vie et mort disparaît, ou du moins s'adoucit infiniment. La mort peut même apparaître comme la voie pour accéder à cette dimension de vie, une vie selon l'Esprit, qui n'est pas (comme on serait tenté de le penser avant d'en avoir fait l'expérience), une diminution, mais au contraire une intensification de la vie.

(Nous reviendrons plus loin sur le mot « Esprit ».)

C'est ce processus que Hillman appelle la psychisation de l'instinct.

La qualité paternelle de la nature et le besoin que l'enfant a du père se cristallisent en une image psychique, en un contact au-delà du visible et de la mort, un contact spirituel.

Ainsi, tout à l'inverse du jugement que Jung portait sur eux, et qui correspond au jugement ordinaire, les rêves ne « déraisonnaient » pas. Encore fallait-il avoir la patience, l'humanité et l'humilité de ne pas trancher brutalement, ce qui sans aucun doute aurait eu pour la jeune femme de graves conséquences psychiques.

On ne peut expliquer cette expérience, on ne peut pas en rendre compte, justement parce que les contraires s'épousent en elle, vie et mort deviennent en elle une seule et même réalité. **C'est une expérience au-delà des contraires donc au-delà des mots, qui ne peut être que vécue dans son dynamisme spontané, et non connue de l'extérieur, par un observateur. Pour cette raison, cette expérience reste un mystère et c'est à ce mystère qu'initiaient les « mystères ».**

On ne peut pas trahir un tel mystère, il se garde lui-même. Si le secret était imposé aux initiés, ce n'était pas pour garder le mystère, mais pour ne pas perdre le sens des choses profondes en en parlant à tort et à travers. Aujourd'hui, le mystère se vit dans le cabinet du psychothérapeute – ou tout simplement dans la vie !

Il faut bien comprendre que l'image symbole n'est pas un souvenir. Même si elle intègre évidemment le ressenti personnel (la tendresse entre la jeune femme et son père), elle n'est pas d'origine personnelle. C'est pourquoi on peut parler d'image divine. Jung parle d'image archétypique. Le mot « archétype » appartient au langage de la réflexion psychologique, il désigne une force-qualité fondamentale de la nature.

Précisions.

1. Le symbole peut être autre chose qu'une image, ce pourrait être par exemple une phrase musicale, ou un certain type d'activité.
2. Jung dans ses écrits emploie évidemment le mot « symbole » aussi dans son sens ordinaire : celui d'image renvoyant à autre chose en vertu d'une analogie.

Quand la jeune femme est venue voir Jung, elle vivait avec son père comme à l'intérieur de l'archétype du Père. Elle était indifférenciée de son père et indifférenciée de l'archétype. L'image symbole du géant qui la berce au rythme des blés est une différenciation intérieure. En prenant forme, en devenant visible, l'archétype se différencie à la fois de la personne du père et de la jeune femme, il la différencie à la fois de son père et de lui-même. Au lien de possession et de confusion se substitue entre l'archétype et la jeune femme une relation qui structure la psyché. **C'est ce que Jung appelle l'individuation**, qui différencie notre personne à la fois de la réalité extérieure (ici le père) et de la réalité jusque-là inconsciente en nous (ici l'archétype du Père). Maintenant la psyché de la jeune femme n'est plus noyée dans ses sentiments pour son père et pourtant, en même temps, elle a le Père en elle, qui l'aime, la berce et la protège. Auparavant elle avait besoin de son père à l'extérieur, maintenant elle peut se réconcilier avec la mort de son père : elle est en relation en elle-même avec le Père, avec la qualité paternelle de l'énergie vitale.

Le symbole intègre la mort, il est la vie dans la mort même, la Présence dans l'absence.

Après l'émergence de l'image symbole, la jeune femme se sépare de Jung sans douleur, allant vers le jeune homme qu'elle a rencontré. La fixation cesse : un dynamisme nouveau oriente les énergies. Parce que le symbole rend le Père à la jeune fille, plus vivant même qu'avant, parce qu'il ne mutile pas sa sensibilité mais au contraire la comble, il la détache de la personne concrète du père, le blocage cède, l'énergie psychique retrouve son cours naturel, et la jeune

femme passe du père à l'amant, d'un amour d'enfant à l'amour adulte, à l'éros.

Ainsi le symbole est une image chargée de dynamisme, **une image opérative, on dirait aujourd'hui performative.**

Le souvenir du père fige l'énergie, le symbole du Père la libère.

Comme on le voit dans cette histoire, **le symbole surgit de lui-même.** La jeune femme ne fait rien. Le symbole advient à son heure. Tout au plus peut-on dire que la démarche d'aller consulter Jung, et l'intérêt profond porté par Jung aux rêves, ont créé un milieu favorable, une concentration d'attention et de chaleur psychique propice à l'émergence du symbole.

C'est un processus que l'on ne peut imaginer. Tout juste peut-on, si on en a déjà entendu parler, espérer qu'il adienne. Mais on ne peut jamais être sûr qu'il finira par advenir. On ne peut rien « faire », ni prévoir le moment. La plupart des gens n'ont d'ailleurs pas la moindre idée de ce processus salvateur. On n'a aucune prise sur lui, c'est lui qui nous saisit.

Le mouvement d'émergence du symbole est totalement en-dehors de notre vouloir, de notre pouvoir.

On peut seulement attendre et tenir bon, souffrir et espérer contre toute espérance.

Et c'est là que nous retrouvons le phallus dont Enrique nous a montré les images antiques.

Qu'est-ce donc que le phallus ?

Comme nous l'avons noté, le phallus, image peinte ou pierre grossièrement sculptée, parfois seulement pierre dressée, se distingue du pénis, dont il a l'aspect, en ceci qu'il est représenté en lui-même, et non comme appartenant à un corps. Le phallus est donc le symbole (au sens ordinaire de ce mot, basé sur l'analogie) d'une force autonome d'action et de fécondation. Souvent d'ailleurs, comme nous l'avons vu aussi sur ces images, les phallus sont ailés. Les ailes symbolisent (là encore au sens habituel du mot

« symbole ») une capacité de mouvement autonome. C'est pourquoi Eros et Psyché aussi ont des ailes.

Or, la force d'action et de fécondation autonome (donc distincte du biologique), c'est l'Esprit.

La révélation du phallus que transmettait l'initiation aux mystères était l'expérience de l'Esprit.

Si la jeune femme dont parle Jung, avait perdu non son père, mais son amant ou son époux, et si son énergie vitale était restée fixée sur cet amant ou cet époux, elle aurait pu rêver, au lieu d'un géant Père, par exemple d'un phallus ailé ! Dissolvant la fixation, cette image aurait libéré son énergie et ouvert en elle quelque source d'inspiration, peut-être artistique, ou/et la possibilité d'un nouvel amour, plus lourd de sens. Mais bien qu'il s'agisse dans cette histoire d'une fixation sur le père, c'est cependant Eros, en tant qu'il est le phallus ailé, le mouvement de l'Esprit, qui « mène la danse ». C'est Eros qui fait surgir le symbole du géant Père, et attire ainsi la jeune fille à lui-même.

Il l'attire à lui-même à la fois en tant que porteur du pénis et en tant que phallus ailé. Car il ne faut surtout pas lire dans le phallus ailé un refus ou une dépréciation du sexuel. Comme l'écrit Hillman, quand le sexuel et le spirituel sont durablement séparés, c'est en général « à leur détriment à tous deux ».

C'est en prenant les humains au piège de l'amour, avant tout de l'amour sexuel (la forme d'amour qui engage le plus) qu'Eros peut se révéler ensuite à eux comme le grand créateur de symboles, comme l'Esprit source de la vie la plus haute et la plus profonde.

L'émergence du symbole apparaît donc comme le mouvement fécondant de l'Esprit, qui nous éveille, à travers le deuil, la perte et le manque, à une autre perception de l'existence, où le psychique ne reste plus prisonnier du biologique, mais accède, au-delà du tragique, à un autre plan d'expérience, à la vie symbolique.

Comme nous l'avons dit lors de la présentation du conte, Eros est double. Il est d'abord le désir amoureux, le désir sexuel, le porteur du

pénis. Sous cet aspect, il est le serviteur de sa mère Aphrodite, qui assure à travers lui la fécondité biologique, la continuation des générations. Mais nous avons vu que Psyché, notre psyché, se révolte contre l'obscurité et l'esclavage dans lesquels la maintient cet éros-là, en quelque sorte le premier degré de l'éros. Nous avons vu que par cette révolte Psyché oblige Eros à se transformer, à grandir, à se distancier d'Aphrodite, la fécondité biologique. C'est alors qu'il cesse d'être pour Psyché, malgré toutes les grâces de l'amour, le dragon annoncé par Apollon, le dragon qui l'engloutit. C'est alors qu'il cesse d'être le serviteur docile d'Aphrodite et devient le splendide Eros dont Psyché, notre psyché, tombe amoureuse à mourir : le porteur de la vie la plus intense, le phallus ailé qui nous fait passer, à travers les souffrances d'amour, et qui passe lui-même avec nous d'une fécondité enfermée dans le biologique à une fécondité selon le symbole, selon l'Esprit, source de toute grande inspiration.

C'est donc la nature elle-même qui, à travers la rébellion de Psyché (notre psyché) conduit non pas hors du biologique, mais hors du biologique réduit à lui-même.

Certaines personnes ont un accès relativement facile à la perception symbolique, soit par nature (la nature est injuste !), soit parce qu'elles ont grandi dans un milieu, un environnement où cette perception existait. Mais pour la plupart d'entre nous, l'accès à la perception symbolique passe par de grandes souffrances, dont celles du « heartbreak » dont nous avons parlé à propos du livre de Ginette Paris. Dans le conte *Eros et Psyché*, Psyché souffre beaucoup, et il y a des représentations antiques d'Eros torturant Psyché.

Je voudrais insister encore sur ce point : l'expérience du symbole n'est pas un processus intellectuel. Bien sûr, le symbole du géant Père est une venue à la conscience de l'archétype du Père. Cet archétype se trouve désormais relié à la conscience et la jeune femme reliée à lui. Mais comme nous l'avons vu, elle vit cet

événement sans presque s'en rendre compte, comme « à fleur de conscience ». La prise de conscience claire et formulée peut venir dans un deuxième temps mais n'est pas nécessaire.